

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

En marge d'un tricentenaire (Racine)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1940, tome 39, p. 24-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

En marge d'un tricentenaire

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit sur la « conversion » de Jean Racine. Mauriac y trouve naturellement une éclatante illustration de sa pensée sur la grandeur et la misère de l'homme.

En réalité, quand un homme intelligent et artiste comme Jean Racine a passé sa jeunesse dans un lieu aussi éloquent que Port-Royal, il ne peut pas ne pas en garder l'empreinte jusqu'à la mort. Au dehors, des vallons et des collines emprisonnant aussi parfaitement que possible une île du ciel ; et des murs ayant forme de cloîtres ou d'absides, qu'une flèche élancée aspire vers les nuages. Audehors, la ferveur des plus profondes intelligences et des plus ardentes âmes que la France ait produites.

Ce qu'on a appelé la conversion de Racine n'est pas une conversion, mais un drame, et qui a duré toute sa vie. Et ce drame est moins d'ordre moral que d'ordre intellectuel. Voici comment il pourrait s'exprimer en peu de mots : Racine était trop intelligent pour ne pas avoir de grandes lumières sur la nature de l'art ; étant souverainement artiste, il a vu que l'art n'est pas souverain. Il lui restait donc à s'agenouiller devant plus fort que lui, et c'est ce qu'il n'a jamais pu faire jusqu'à sa dernière heure. Voilà quel a été son drame.

Ce drame, nous ne l'avons plus retrouvé durant tout le XVIII^e siècle parce que ce siècle est pauvre en poètes. Les romantiques ont supprimé dans une certaine mesure le drame intérieur en faisant de la poésie une déesse. Entre elle et la religion ils ont choisi, et dès lors, il n'y a plus de déchirement. Mais dans la mesure où ils ont une grande intelligence, les poètes comprennent que la poésie n'est pas un absolu. Ainsi G. d'Annunzio nous fait cette confession, qu'après avoir découvert comme un paradis la beauté des villas toscanes, la richesse des palais romains ; inventé les objets d'ivoire, les beaux meubles et les étoffes précieuses, le parfum des fleurs, la couleur des vins, la saveur des paroles, « les femmes comme des êtres merveilleux, mystères vêtus de mystères », il comprend la vanité de tout

cela, sans avoir le courage de s'en séparer. Il médite ainsi dans le *Campo santo* de Pise :

« Forse avverrà che quivi un giorno io recchi
il mio spirito, fuor della tempesta,
a mutar d'ale¹. »

D'Annunzio ne réussit pas à « changer d'ailes ».

Le même combat intérieur, le même désir d'évasion loin des choses mortelles, parmi lesquelles sans doute il faut compter l'art, fut ressenti par l'immense poète Jean Racine. Il n'avait pas l'habitude de se raconter ; et pourtant des strophes comme celle-ci nous révèlent bien le drame :

« Grand Dieu, quelle guerre cruelle,
Je sens deux hommes en moi.
L'un veut que plein d'amour pour Toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta Loi. »

Qui nous prouvera qu'il s'agit plus ici de la lutte des passions contre la morale, que de celle de l'art contre Dieu ?

Nulle part il n'a expressément avoué, comme Baudelaire, ou Flaubert, ou d'Annunzio, ou Gide, son adoration de l'art. Mais cela ressort de son œuvre. Comment sans un culte presque religieux, sans grande sueur et souffrance, sans être en quelque sorte le forçat de la poésie dramatique, comment aurait-il atteint cette perfection pour ainsi dire absolue, qu'on n'approche point sans que coulent des larmes ? Parlant de Baudelaire, Paul Hazard écrit² :

« Il ne croyait pas que la poésie consistât à crier, à hurler, à orner de rimes par à peu-près des vers composés à la douzaine, et si grossiers qu'on s'étonnerait plus tard, le moment des exaltations une fois passé, qu'on eût pu les prendre pour des vers... »

C'est combien vrai de Racine ! Combien vraie encore cette jolie pensée de L. Ferrero :

« La divine Comédie est plus belle que n'importe lequel

¹ Peut-être un jour viendra que moi aussi,
hors de la tempête je rendrai mon esprit
sur des ailes changées.

² *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1937.

de ses vers ; et un vers de Mallarmé est toujours plus beau que toute son œuvre. »

Les discussions sur l'art en tant que tel étaient rares au XVII^e siècle : mais ne pourrait-on pas dire de Racine avec quelque justesse, que toute son œuvre est aussi parfaite qu'un de ses vers, et chacun de ses vers aussi beau que toute son œuvre ? Qu'on songe à l'émotion qu'éveille en nous *Athalie*. Elle n'est égalée que par celle qui nous soulève quand nous entendons un passage, presque n'importe lequel, de ce chef-d'œuvre titanesque. Pouvez-vous écouter sans frisson des vers comme ceux-ci :

« [Dieu] donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits ;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure. »

C'est la perfection, elle ne trouve d'éloges que les larmes. Il n'est pas un seul passage de Racine qui n'appelle cette définition de l'art récemment donnée par Huxley dans son beau roman, *Point counter Point*. « *That's why art moves you — precisely because it's unadulterated with all the irrelevancies of real life... Art gives you the sensation, the thought, the feeling quite pure, — chemically pure, — not morally.* » C'est-à-dire : « L'art vous émeut parce qu'il n'est pas encombré des vulgarités de la vie réelle... L'art vous donne une sensation, une idée, un sentiment tout à fait purs — chimiquement, et non moralement. »

Voilà l'épine qui est entrée dans le cœur de Racine. Pour que l'art ne se renie pas lui-même, il faut qu'il se dépasse. Comment voulez-vous que Racine se contente d'une pureté « chimique » ? Ce n'est point celle-là qu'il a apprise à Port-Royal des Champs, où on lui a copieusement récité « que tout ce qui ne va point à la charité est figure ».

Le moraliste peut vivre sans beauté esthétique ; l'artiste, s'il est grand, et consciencieux, ne voulant pas admettre disjonction dans sa personne, acceptera toute la beauté, y compris la beauté morale. L'artiste pur est un artiste mutilé, combien déficient de ce que comporte la notion d'art.

Dieu, qui est le grand artiste, ne peut pas séparer, ni créer quelque chose qui ne se rapporte pas à Lui-même ; il n'aime pas, dans le sens où nous le disons, le *gratuit*. Mais l'homme, son orgueil le fait souvent retomber sur sa différence spécifique — voire même sur une différence accidentelle, comme cette vertu d'art qu'il a reçue en partage. « La passion exclusive de l'art, dit Baudelaire, est un chancre qui dévore le reste ». Ne serait-ce point la peur de ce chancre qui a conduit Racine par un chemin d'ascension morale, de *Phèdre* à *Esther* et *Athalie* ? Mais voilà, toujours le drame guettera l'artiste, et s'il ne veut accepter le drame, la défaite. C'est que les plus nobles inspirations, et les plus hautes velléités morales peuvent devenir objet de l'art ; tel est le côté inquiétant des conversions d'artistes.

Nous n'avons certes aucune prévention contre eux, loin de là ! Nous comprenons leurs cris déchirants — qui sont souvent encore, hélas ! tributaires de la littérature, mais Dieu saura démêler ce qui est à lui. L'un d'eux fait cette prière sublime :

« Seigneur, délivrez-moi de moi-même ».

Un autre, plus réaliste :

« Seigneur, donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint¹. » (Il semble bien qu'ici la littérature soit complètement vaincue.)

Racine, lui aussi, a jeté son appel de délivrance.

« O Grâce, ô rayon, salulaire,
Viens me mettre avec moi d'accord !
Et domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort. »

C'est pourquoi il nous est plus sympathique, étant plus parfaitement humain.

Marcel MICHELET

¹ Baudelaire, *Mon Cœur mis à nu*.